

Poitou rural - Culte du 28 juin 2026

(Lecture selon le calendrier de « Soif du Dieu vivant » de l'Alliance biblique française ; traduction Segond)

Évangile de Jésus-Christ selon Matthieu, chapitre 10, versets 37 à 42 :

³⁷ *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi ;*

³⁸ *celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.*

³⁹ *Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera.*

⁴⁰ *Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.*

⁴¹ *Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète recevra une récompense de prophète, et celui qui reçoit un juste en qualité de juste recevra une récompense de juste.*

⁴² *Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense.*

*

« ³⁸ *celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.* »

Quel verset ! Une fois n'est pas coutume, je vais me permettre aujourd'hui de réfléchir avec vous à ce verset, à ce seul verset.

Oui, je m'y suis brutalement arrêté, parce que j'ai l'impression qu'à lui seul, il nous offre chacune des deux grandes interpellations auxquelles fait face le Chrétien, dans sa solitude ou collectivement comme ce matin, à la lecture et l'interprétation des textes dits sacrés. Il y a toujours un grand danger à isoler un verset, à l'extraire de son contexte, danger d'autant plus grand que notre Église professe la pertinence de l'exégèse historico-critique des textes. Si je me permets cette dangereuse acrobatie, c'est parce que je crois ce verset tout à fait emblématique, et je vais m'attacher à réfléchir avec vous, non pas à son sens en soi ou à ses enjeux purement théologiques, mais à ce qu'il peut nous dire de notre rapport au texte.

Première interpellation, celle de la traduction.

On peut considérer ces textes comme sacrés, même si ce sens pour nous, les tenants du « scriptura sola », n'est pas le même que pour nos frères catholiques romains : paroles de Dieu écrites à main d'homme, lues par des yeux d'hommes, comprises par des esprits d'hommes.

Mais si ces textes sont « sacrés », les traductions le sont-elles aussi ? « Sola scriptura » -l'écriture seule- dit-on en bons protestants réformés ! Faudrait-il ajouter « Sola translatione » ? Pour l'Islam, par exemple, c'est clair : seul l'original, en arabe, fait foi. On ne peut étudier, transmettre, professer l'Islam qu'à partir d'une connaissance du texte original, donc de la langue arabe coranique.

Mais nous, qui professons le sacerdoce universel des croyants, ce sacerdoce universel au titre duquel je me permets aujourd'hui, de ma bouche impie comme je l'ai dit, d'être devant vous alors que je ne connais pas un mot d'hébreu et à peine trois mots de grec ? Quel statut donner à la traduction, et, accessoirement, à ma prédication ?

« ³⁸ *Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.* » On trouve la même idée en Luc 24 : « *Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut pas être mon disciple* ». Une traduction donc identique ; et mon propos n'est pas de m'attacher à la différence entre ces deux textes – « être digne de Lui » ou « être Son disciple », quels enjeux ?- mais sur le problème de traduction.

Où est le problème ? Et bien chers amis, ne voyez pas là le moyen pour moi de vérifier si l'Esprit de Pentecôte règne encore aujourd'hui dans cette honorable assemblée, je veux seulement faire valoir que, nous francophones, sommes peut-être les seuls à avoir cette traduction. Chez Luther, on lit : « *Und wer nicht sein Kreuz trägt und mir nachfolget, der kann nicht mein Jünger sein.* » Et dans la King James de nos frères anglicans : « *And he that takes not his cross and follow after me, is not worthy of me* ». Deux versets qui sont des traductions exactes littéralement de la Vulgate : « *Et qui non accepit crucem suam , et sequitur me, non est me dignus* ».

Ce qui, dans ces trois cas, ne peut être traduit que par : « *Celui qui ne porte pas sa croix et qui me suit, celui-là n'est pas digne de moi* ».

D'où vient que nous ayons nous « *Et celui qui ne porte pas sa croix et qui ne me suit pas* » ? Un professeur de l'IPT me disait qu'en grec, c'est ce que les traducteurs appellent un indécidable ; les deux versions sont possibles. Pourtant, il y a quand même plus qu'une nuance ! Supposons que, dans une session de catéchètes, on nous pose la question du salut des non-croyants ? Malheur à ceux qui ne portent pas leur croix et ne le suivent pas... !

Mais non, et c'est tout le reste des Évangiles qui nous l'enseigne : Seigneur, ce sont ceux qui prétendent te suivre sans porter la croix qui ne sont pas dignes de toi. Laissons à Dieu seul le sort de ceux qui ne suivent pas et ne portent pas de croix.

Mais, Seigneur, que tes voies sont parfois délicates à discerner ! J'envie ceux qui sont pleins de certitudes. Ce n'est vraiment que par la lecture, le dialogue, et la modestie que nous pouvons nous mettre à Sa suite.

Pour conclure sur ce premier point, je ne résiste pas à faire état du paradoxe auquel nos frères catholiques romains sont confrontés. Car dans leur nouvelle traduction AELF (Association Épiscopale Liturgique pour les pays Francophones), je lis pour le verset de Luc 14, 27 : « *Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi ne peut pas être mon disciple*. ». Est-ce un peu effrayés par l'audace d'un tel revirement dans la traduction que, pour Matthieu, les traducteurs ont laissé « *Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi*. ». Décidément, j'envie ceux qui sont pleins de certitudes.

Seconde interpellation : « Prendre, porter sa croix »

Au-delà des enjeux de traduction, il y a la transmission d'images de générations en générations ; on peut presque parler de persistance mentale comme on parle de persistance rétinienne. Par exemple, certaines représentations artistiques ont influencé, pour ne pas dire « biaisé », notre compréhension des textes bibliques. Il y a des expressions tombées dans le langage commun sous forme d'expressions toute faites qui impriment dans nos esprits une représentation, dont, par effet de commodité pour se faire comprendre, par effet de répétition, on a du mal à se départir. Par exemple, quand j'étais petit, mes parents regardaient la télé et quand ils voyaient un homme politique changer brutalement d'avis -si, si, ça arrivait déjà à l'époque-, la sentence tombait : « Tiens, encore un qui est tombé de son cheval ». Cette expression faisait évidemment référence à la conversion de Paul, que tout le monde voit tomber de son cheval et, à terre, s'écrier « *Mais qui es-tu ?* ». Et la réponse tombe du ciel : « *Je suis celui que tu persécutes* ». Tout le monde le voit tomber de cheval, mais personne ne le lit : dans les lettres de Paul lui-même, ou dans les Actes, point de cheval, il va à pieds ! Nos esprits, depuis des générations, sont plus marqués par les représentations du Caravage, de Murillo, que par les textes eux-mêmes.

Avec la Bible, ce ne sont donc pas seulement les traducteurs qui jouent de plusieurs versions, mais aussi les lecteurs, notamment les peintres, qui ne cessent de la re-représenter, en quelque sorte, de la re-écrire.

Et parfois, ces représentations, comme nous l'avons vu, portent elles-mêmes des usages de langage qui rentrent on pourrait dire par effraction dans notre langue et dans nos représentations des temps forts de la Bible. Dans une époque où nous sommes saturés d'images, il est d'autant plus important de surmonter ces représentations, ces expressions toute faites, et de retourner au texte.

Il faut alors interroger le sort littéraire et sémantique fait à cette expression « porter sa croix », devenue aujourd'hui pour beaucoup synonyme de fardeau, de souffrances plus ou moins bien endurées, d'abnégation, etc. Faut-il s'arrêter à cela ?

Si oui, franchement, j'ai un peu de mal à comprendre.

Qu'avons-nous entendu au moment de l'accueil ? Qu'il est bon de pouvoir s'arrêter pour un temps de culte pour déposer nos soucis et nos fardeaux. Serait-ce pour nous charger d'un autre ? Qu'avons-nous lu dans le Psaume de louange tout à l'heure ? « *Décharge toi de ton fardeau sur l'Éternel* ». Et que venons-nous de chanter, sinon « *Redresse ton dos ! J'ôte ton fardeau, je brise ta chaîne*. » ? Et ne lit-on à peine quelques versets plus loin, au chapitre 11, verset 30 : « *Mon joug est facile à porter, et mon fardeau léger* ».

N'invertissons pas les rôles : c'est Christ qui partage notre croix, nos peines, nos souffrances, nos fardeaux. La croix est un sacrifice à l'envers : Dieu en holocauste pour soulager les hommes.

Il est dit : « *Le juste vivra par la foi* » ; il n'est pas dit : « *Aux souffrances que vous endurez, au poids des fardeaux dont vous vous chargerez, on reconnaîtra que vous êtes mes disciples* ». Il faut bien que sa grâce nous suffise. Sola gratia : si le sacrifice du Christ est « *définitif et parfait* », il doit suffire au salut des hommes, et notre souffrance n'a aucune valeur rédemptrice pour nous-même ni pour autrui.

Il n'y a pas de doute sur la valeur rédemptrice et évangélique de la souffrance du Christ : par elle, aux hommes qui souffrent, aux mères qui pleurent, aux enfants qui meurent, il dit : « *Moi aussi, j'ai souffert* ». Faudrait-il donc avoir part au fardeau du Christ ? Nous avons déjà tous part à cette épreuve : nous allons mourir. N'est-ce pas assez ?

Et ce serait cela la Bonne nouvelle : la foi chrétienne comme un cheminement dans un donnant-donnant douloureux, un univers transactionnel sordide où tout le monde doit souffrir pour tout le monde ? S'il a souffert pour nous, s'il a supporté le fardeau de la croix, est-ce que ce n'est pas au contraire pour que nous puissions déposer le nôtre à ses pieds ?

Tout chrétien qui ne parvient pas à la joie devant le don sublime qui lui a été fait rend la Passion du Christ inutile. Vouloir vraiment porter sa croix, épouser sa souffrance, n'est-ce pas précisément méconnaître ce don ? N'est-ce pas nous enfermer dans un dolorisme désuet et vain ? Non, croire, ça ne peut pas être « *participer aux souffrances du Christ* », sinon le sacrifice n'aurait pas été « *définitif et parfait* ». Par sa souffrance, « *tout est accompli* ».

Mais pour qui nous prendrions-nous si nous voulions l'imiter ?

Ce questionnement m'est venu, parce qu'il y aurait dans cette injonction christique quelque chose d'égo-centré ; car si le Christ nous enjoint de le suivre, ne serait-ce pas, que, s'il y a une croix à porter, ce serait, non pas la nôtre à chacun de nous, ni même la sienne, mais celle de l'autre, celle du prochain, celle de notre frère en Christ ? Nous y repenserons au moment de l'intercession.

Alors cette croix dont parle le Christ pour le suivre, ne serait-elle pas la vie nouvelle, le renoncement à tous les fardeaux qui nous séduisent et nous encomrent ? Porter sa croix, ce n'est pas rester stoïquement dans le rite et dans l'épreuve : la seule chose que le maître demande à ses convives, c'est de revêtir l'habit de noce. Notre croix, celle qui nous rassemble tous les dimanches, c'est une croix vide. Est-ce vraiment si lourd à porter que cette croix vide ? Celle que vénérons, ce n'est pas celle du vendredi saint, c'est celle de Pâques, celle qui est vide, celle au pied de laquelle nous voulons bien nous agenouiller parce qu'elle est vide. La croix vide, c'est celle de la vie, de notre vie. Elle n'est plus un gibet mais un symbole de libération, de notre libération. Mais, frères et sœurs, qu'elle est légère celle-là ! Qu'attendons-nous pour la prendre, et pour le suivre ?

« *Porter sa croix* » voulait dire, dans un premier temps, marcher à la mort, comme un esclave. Il est probable qu'alors les disciples n'aient pas compris, tout comme ils n'ont pas compris quand Jésus leur a dit qu'il fallait manger sa chair et son sang pour avoir la vie éternelle. C'est seulement après la Passion et la Résurrection qu'ils comprendront vraiment.

Parce que Jésus lui-même a porté la croix par amour pour nous et par obéissance à son Père, nous comprenons que « *porter notre croix* » a un sens nouveau et que la souffrance n'a jamais le dernier mot. Après les souffrances du Vendredi saint viennent la consolation et la gloire de la Résurrection.

« *J'ai mis devant toi la vie et la mort, choisis la vie afin que tu vives.* » (Deut, 30:19) Et suis-moi.

« ³⁸ *celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.* »

Quel verset, en effet ! Il nous plonge dans un abîme, non pas de perplexité, mais de découvertes à venir. Quand je prêche ceci, je suis conscient que notre Église n'est pas forcément dans l'air du temps, qui est aux gens qui cherchent des réponses toute faites aux questions qu'il se posent, qui est aux certitudes assénées de manière parfois péremptoire. Ils passent parfois pour des mièvres, pour des gens de peu de foi, ceux qui, comme nous, affirment sans aucune honte, au contraire, qu'ils ont peu de certitudes, quelques convictions, et beaucoup de questions. Je leur réponds que par les mots « *pour me suivre* », Christ indique un chemin. L'important n'est pas d'être Chrétien, mais de le devenir, et nous avons toute la vie pour cela.

Amen